

DANIEL GRENIER

L'année la plus longue

roman



COLLECTION POLYGRAPHE

Le Quartanier

PROLOGUE

Nu na da ul tsun yi

Juillet 1838

Red Clay, TN – fleuve Ohio, IL

C'ÉTAIT une silhouette. On l'apercevait de dos. Il s'est assis sur une pierre en retrait de la route pour enlever un caillou de sa botte gauche. La botte lui arrivait presque au genou, serrée, elle n'était pas à sa taille. Il se demandait comment le caillou avait fait pour grimper jusque-là et se glisser à l'intérieur. Il s'est massé les orteils et la plante du pied. Les chariots, les diligences, les wagons remplis de meubles, les hommes et les femmes passaient devant lui, la poussière de la route se soulevait sous les sabots des chevaux et des bœufs. À l'horizon le ciel était menaçant, et la boue remplacerait bientôt la poussière, une boue vaseuse qui engloutirait les enfants si on ne les surveillait pas. On pouvait percevoir l'écran de pluie, au fond de la plaine infinie, qui s'avancait, et les éclairs traverser le ciel de nuage en nuage. Là-bas, une tempête violente s'abattait sur le sol, on n'entendait rien encore, la pluie tombait comme

PROLOGUE

des chutes immobiles, mais ça s'en venait par ici, on n'y échapperait pas. Il le savait, comme les autres, les visages étaient lourds. L'expérience accumulée de la pluie, des tempêtes et des orages, ceux de la plaine comme ceux de la forêt, au sein de ce groupe hétéroclite composé de vieilles souches ridées, de femmes enceintes, de garçons aux cheveux longs, faisait plusieurs milliers d'années. Ils n'étaient pas tous de la nation cherokee. Plusieurs anciens guerriers séminoles, à moitié invalides, montés de la Floride, voyageaient avec eux, et quelques Choc-taws aussi, qui n'avaient pas suivi les leurs dans les années précédentes. Les Séminoles étaient faciles à reconnaître, avec leurs vêtements occidentaux et leur peau foncée, presque noire.

Il a secoué la botte au-dessus du sol, devant lui, dans un geste fatigué. Son fusil, accoté sur la pierre, s'est mis à glisser silencieusement vers la droite et il l'a rattrapé au dernier instant, par la bandoulière de cuir, avec sa main libre. Il entendait le bruit rythmé des pas, ceux des bêtes et des hommes. On ne voyait ni le début ni la fin de la marche. Le convoi était long d'un bon kilomètre, quand il se retournait il y avait des gens et des animaux à perte de vue. Les femmes portaient des enfants, et des châles pour se protéger des vents en tourbillons. Au fil des jours, une ligne vivante s'était formée, suivant plus ou moins le tracé de la route des marchandises. Un peu partout, à divers endroits en bordure de la marche, des hommes s'étaient écartés du groupe principal pour allumer des feux, ou pour discuter en buvant. Certains essayaient même de vendre de vieux outils et

des provisions, derrière des étals de fortune installés à la hâte. On pouvait acheter des mocassins hors de prix, tressés n'importe comment, des gamelles bosselées, des fourrures puantes.

Ils avaient quitté Red Clay, à la frontière du Tennessee, à la fin du mois de mai. Plus de seize mille personnes avaient pris la route, après que des miliciens, et ensuite des hommes de l'armée régulière, étaient apparus dans les villages, quasiment dans les maisons, pour leur faire comprendre que le temps était venu, que ça avait assez duré : ça faisait huit ans qu'on leur laissait la chance de partir de leur plein gré. Et aujourd'hui, cinq semaines plus tard, ils approchaient du fleuve Ohio, qu'ils allaient devoir traverser, avec le bétail, les centaines de têtes et les chariots remplis de matelas, d'armoires et de souvenirs matériels. Ils étaient de fiers Indiens malgré la défaite que représentait la déportation, des guerriers et des chefs tribaux qui continuaient à parler avec le menton bien relevé. Ils avaient abandonné les morts derrière, dénudés, et ils s'alourdissaient sous le poids de leurs affaires, tout ce qui était récupérable. On avait prévenu les hommes que le prix du traversier serait sûrement revu à la hausse : ils n'étaient pas des pionniers à la recherche d'or ni même des immigrants en quête d'un sol à cultiver. Ils étaient des sauvages.

Lui-même, quelques heures avant, avait eu une brève conversation avec de jeunes Cherokees, à propos du danger de se rebeller ou de se plaindre du montant à déboursier pour chaque passager. Avec du respect dans sa voix et une fermeté qu'il aurait voulue plus convaincante,

PROLOGUE

il leur avait expliqué qu'un coup d'éclat de leur part était voué à l'échec. Il y aurait des morts, des blessés, il y aurait un massacre. Toutes les armes leur avaient été confisquées bien avant le départ, et les soldats étaient trop nombreux. Les narines d'un des Indiens qui l'écoutaient s'étaient dilatées pendant qu'il leur parlait, son visage entier s'était imprégné d'une violence rouge, sans aucun maquillage, sans peinture de guerre. Il savait que le jeune homme se retenait pour ne pas le tuer sur-le-champ, voyait ses muscles se durcir, partout le long du bras, du poignet, des doigts qui serraient fort une branche taillée pour la marche. Le bois était usé, émoussé au bout et sur le point de se rompre à plusieurs endroits. Il n'y avait rien à faire d'autre que d'accepter les conditions de la traversée sur le ferry privé. Tout le monde était conscient que ce n'était qu'une épreuve, pour tester leur volonté et leur courage, pour tester leur détermination à ne pas disparaître et à ne pas s'éteindre pour laisser la place entière à la civilisation européenne et à ses mythes de renouveau. Ce n'était rien d'autre qu'une épreuve au milieu d'une série d'épreuves qui se poursuivrait dans les générations futures et le temps long des montagnes, et il ne tenait qu'à eux, à ces honorables représentants d'une nation millénaire, de se montrer à la hauteur. C'est ce qu'il leur avait dit, et il y croyait presque. En attendant, comme les autres Blancs bien payés par les gouvernements des États de la Géorgie et du Tennessee, il les accompagnait, veillait à leur sécurité et au bon déroulement de l'opération.

Huit cents kilomètres plus loin les attendaient les terres fertiles que le président lui-même leur avait octroyées en 1830, et qui resteraient à jamais les Territoires indiens, selon toute vraisemblance et plusieurs traités ratifiés par le Sénat et les différents membres du Congrès. Jamais les États-Unis n'arriveraient jusque-là, aussi loin à l'ouest du Mississippi.

Il a remis sa botte et des cris perçants ont attiré son attention. Derrière lui, un groupe s'était formé, en retrait du convoi, à la lisière d'un boisé. Des voix s'élevaient, des voix de femmes, stridentes, qui criaient des mots dans un dialecte qu'il ne connaissait pas, très différent de son français d'origine et de son anglais d'adoption, très loin des notions de base qu'il possédait en innu. Il s'est approché, son fusil pointé devant lui. Une cinquantaine de personnes se serraient dans un cercle compact, mouvant, autour d'une bagarre entre deux hommes. Il a écarté la foule en poussant dans les côtes avec le canon de son fusil et avec ses épaules, s'est frayé un chemin à travers le vacarme et les poings levés.

Au milieu du cercle, dans les nuées de poussière qui dessinaient presque un toit opaque au-dessus de la mêlée, un immense guerrier cherokee, nu jusqu'à la taille, envoyait des coups de pieds dans l'abdomen d'un jeune Choctaw. Sa longue tresse noire virevoltait dans son dos et frappait ses omoplates, au rythme de ses coups. Le jeune Choctaw n'offrait aucune résistance, toujours un peu plus replié sur lui-même. Il saignait abondamment du nez et la couleur rouge était la seule qui

PROLOGUE

le distinguait du sol, où il était en train de se confondre avec la terre sèche. Il ne bougeait presque plus, ni pour se défendre ni pour se protéger. Près de son bras tendu, il y avait un morceau de pain noir. Après une courte pause pour reprendre son souffle, le Cherokee a virevolté sur lui-même, levé la jambe en pliant le genou, il portait des bottes à semelles de bois, et il a abattu son pied sur la mâchoire de l'autre, la disloquant d'un coup, créant une asymétrie grotesque dans la mort de son adversaire.

En le voyant faire, il a crié stop it. Now. Mais personne ne l'a entendu. Ses mains se sont mouillées sur la crosse du fusil, l'orage approchait. Personne ne s'occupait de lui, les cris ont augmenté, le cercle s'est refermé sur les combattants, l'un debout, l'autre déjà décomposé. Derrière la scène, le convoi continuait à défiler, d'un seul souffle fatigué, commun.

Quand il s'est retourné, on a aperçu son visage, sans âge précis, celui d'un garçon, celui d'un vieillard, d'une âme vieille et neuve, capable de rire encore peut-être sans arrière-pensée, et de discourir aussi sur un passé ancestral. On l'a vu fermer les yeux, se demander ce qu'il faisait là, seul à seul avec son histoire et ses souvenirs, au beau milieu d'une foule sanguinaire, d'un peuple en marche et en larmes en train de s'égorger pour un bout de pain.

Il s'est retourné et s'est demandé ce qu'il faisait là, et on ne pouvait qu'être d'accord avec lui, on ne pouvait que partager ses doutes, ses hantises et ses cauchemars.

1838 : Red Clay, TN – fleuve Ohio, IL

Parce que c'était impossible qu'il soit là. À cette époque, à ce moment-là, en juillet 1838, sous le ciel menaçant de la plaine américaine où marchaient les Cherokees, il se trouvait ailleurs. Presque toutes les sources le confirment.

PREMIÈRE PARTIE

Great Smokies

Chattanooga

I

Février 1987
Highland Park

TROIS ANNÉES SUR QUATRE, Thomas Langlois n'existait pas. Il devenait transparent, il devenait un calcul erroné, puis redressé, une clause débattue âprement dans une chambre fermée de la Royal Society il y a des siècles des siècles. Il était à peine assez haut pour regarder le calendrier que le parcours de son existence était nié sans aucune explication par des astronomes et des scientifiques portant des perruques poudrées. Chaque février il retenait son souffle et à la fin du mois il arrêta complètement de respirer. On lui expliquait que de saluer annuellement sa venue au monde aurait impliqué à la longue un déséquilibre planétaire, solaire et astral qui s'avérerait désastreux. On lui offrait une éducation qui dictait l'humilité et les bonnes manières. On lui disait *young man*, qu'est-ce qui est le plus important ? Ton anniversaire ou la stabilité

I. GREAT SMOKIES

du monde? Il devenait transparent. Il arrêta de vivre dans le temps et se consacra à l'espace.

Les montagnes des Appalaches, elles, n'arrêtaient jamais, leur majesté n'était influencée ni par les années plus ou moins longues ni par le progrès technologique, ou même par leurs propres noms de princes amérindiens. Les montagnes autour de Chattanooga, Tennessee, étaient une chaîne logique, fiable, à la fois circulaire et rectiligne, qui offrait à Thomas Langlois un berceau et une patrie, emblème physique de son existence friable. Les montagnes, pour Thomas Langlois, étaient rassurantes et quasi divines. Elles le positionnaient dans une histoire où était nié son droit à vieillir normalement.

Il s'appuyait sur une montagne, reliée à une autre montagne, dos à une montagne, il se penchait sur une montagne comme on se penche sur un problème et résolvait la contradiction de sa naissance en méditant sur les strates géologiques et sur le fait que les strates sont placées l'une sur l'autre dans l'espace et non l'une après l'autre dans le temps. Il méditait sur des montagnes quand il était jeune, d'abord parce qu'il était plus jeune que tout le monde et ensuite parce qu'il était plus vieux que tout le reste, c'était absurde, il le savait. En 1984, on avait célébré sans grande pompe son premier anniversaire.

On parle des Appalaches parce qu'elles sont la première chose qui nous lie à lui, nous lecteurs. La chose primordiale qui nous lie à lui au-delà des thèmes ou des impressions psychologiques. Dans leur course enchaînée

vers le nord elles nous rejoignent, ici, à l'intérieur de nos maisons, le long du fleuve qui va rétrécissant.

Thomas Langlois s'assoyait sur le métal de la voie ferrée et il réfléchissait au sort et au destin et aux multiples fantômes dans les placards de sa famille américaine longue et vieille comme la ligne Mason-Dixon mais autrement plus sinueuse. Quand le rail se mettait à vibrer, il se levait tranquillement et s'installait en retrait, près de la gare, un brin d'herbe dans la bouche, l'air d'avoir dix ans et d'en avoir soixante-sept. Il posait la paume sur le mur extérieur de la gare et rêvassait comme n'importe quel enfant, avec la pertinence d'une vieille âme en ballade. Un peu mélancolique et un peu sereine. Le train passait et s'arrêtait rarement à Chattanooga, Tennessee.

Il posait sa paume sur le mur de la gare, ne serait-ce que pour continuer à sentir la vibration monter jusqu'à lui, à la verticale, à partir de la terre et le long du mur, et ce matin-là très tôt, il y avait plusieurs mois, son père était entré dans la pièce du fond où il dormait et lui avait dit qu'il retournait dans le nord. Thomas avait dit où? Dans le nord. Up North, il avait répété. Dans le pays d'où vient ma façon bizarre de parler anglais. C'est le pays d'où je viens. Thomas avait demandé pourquoi et son père avait répondu parce que. Sans laisser place à quoi que ce soit. Et maintenant il avait la main posée sur le mur et il regardait le train passer en se disant que cette étrange vibration qui montait dans les planches

I. GREAT SMOKIES

de bois de la structure de la gare, qui faisait bouger le sol, le reliait à son père à bord de ce train pour ce nord immensément lointain de l'autre côté des montagnes, de l'autre côté des Appalaches, elle les reliait bien plus que leurs yeux ou leurs bouches se ressemblant. Ce matin-là très tôt, son père avait refermé la porte de sa chambre et, dans la lumière qui disparaissait, Thomas avait cru apercevoir son vieux sac d'armée sur son épaule. Comme le train, le sol vibrant de l'après-midi était beaucoup plus concret que les traits de leurs visages respectifs.

Bien sûr, c'était une réflexion en forme de maille desserrée au milieu d'un grand chantier. Il avait de la difficulté à séparer cette pensée d'une information et d'une autre, et les tissait dans des symboliques étranges dont il saisissait la portée mais pas l'ampleur. Ça se mêlait dans son esprit au reste de ce qu'il savait. Il savait par exemple qu'un fil de pêche qui coule dans le lac atteint peut-être le fond, mais jamais il n'aurait cru que le fond se rendait jusqu'à l'autre côté du lac. Il savait que ses pieds pouvaient s'y enfoncer à jamais, mais ne savait pas que le sable et la vase étaient une seule et même chose, dans des états différents de leur existence. Il savait aussi que son père ne reviendrait pas et que la langue dans laquelle lui et sa mère parlaient secrètement, avec des bruits secs et craquants, une langue qu'il ne comprenait pas et qu'on ne lui apprendrait jamais, c'était la langue du bois où il posait maintenant sa paume.

Deux mètres à sa gauche, il y avait un animal en liberté. Il était bon avec les distances.